

# Au souvenir de la Zone, la “ceinture de misère” qui entourait Paris

• Johanna Seban



**A Montreuil, une exposition retrace l’histoire, longue de plus d’un demi-siècle, des milliers de personnes qui vécurent dans des baraques de fortune construites autour des anciennes fortifications de Paris. Retour sur ce chapitre méconnu de l’histoire de la capitale.**

Parce qu’on le sait sensible au sujet des « no-go zones » parisiennes, on recommanderait bien au Président des Etats-Unis de passer faire un tour du

côté de la galerie Lumière des roses, à Montreuil. Tenue par un couple passionné de photos d'anonymes et d'amateurs, le lieu consacre cet automne une exposition à « la Zone » de Paris – typiquement le genre d'endroit où Donald Trump, eût-il vécu un siècle plus tôt, n'aurait pas voulu mettre un pied. L'histoire de la Zone remonte à 1840. Pour protéger Paris, l'Etat décide d'entourer la ville d'une ceinture de fortifications de 34 kilomètres de long, connue sous le nom d'enceinte de Thiers. Autour de ces « fortifs », une bande de terre de 250 mètres de large est déclarée inconstructible, afin d'assurer une bonne visibilité des remparts. Quelques années plus tard, la guerre franco-allemande de 1870 et le siège de Paris révèlent l'inefficacité des fortifications. Le projet militaire est abandonné et la Zone, investie par la population.



## Une ville dans la ville

Au départ, c'est l'aspect bucolique de cette ceinture verte qui attire les Parisiens : on vient se promener dans la Zone le dimanche, on y plante des jardins potagers. Mais bientôt, la Zone voit un nouveau type de floraison sur ses terres : baraques de fortune, constructions précaires... Si l'on avait indemnisé les propriétaires des terrains récupérés pour accueillir les fortifications, la partie réservée à la Zone, en revanche, n'avait pas donné lieu à des expropriations.

Flairant la bonne opération financière, les propriétaires de ces parcelles inoccupées commencent à y ériger des logements, construits avec du matériel

recupéré ailleurs (bois, plâtre...). Certains s'y installent, d'autres les louent, à prix cassé, aux populations pauvres que la crise du logement et la hausse des loyers engendrées par les travaux d'Hausmann ne cessent d'éloigner du centre-ville. Peu à peu, la Zone forme une nouvelle ville dans la ville, nichée entre la capitale et la banlieue. En 1926 [trois ans avant la fin des travaux de destruction des fortifications, ndlr], on estime qu'elle abrite plus de quarante-deux mille habitants !



## Un paysage de bidonville

Pendant des années, Philippe Jacquier a écumé brocantes et vide-greniers à la recherche d'images témoignant de l'histoire de la Zone. L'exposition qui en résulte réunit cent cinquante photos d'anonymes. « *Ce ne sont pas des photos prises par les habitants, précise-t-il. Car les populations qui y vivaient étaient très pauvres et ne possédaient pas d'appareil photo.* » Enfants qui jouent sur des terrains en friche, familles entassées dans des cabanes : les photos évoquent un paysage de bidonville.

Dans la Zone, l'électricité et l'eau n'arrivent pas jusqu'aux maisons – seules les boutiques en bénéficient. « *Les habitants allaient chercher de l'eau aux bornes-fontaines en dehors de la Zone, poursuit Philippe Jacquier. Et quand ils avaient terminé leur vaisselle, il fallait repartir dans l'autre sens pour évacuer les eaux usées.* » Aux mauvaises conditions sanitaires s'ajoute le risque important d'incendie. Un guitariste prénommé Django perdra l'usage de deux doigts dans l'incendie de sa roulotte...



## Ceinture de misère

Malgré ces conditions difficiles, la vie est bien organisée. Les habitants de la Zone, qu'on appelle les Zoniers, travaillent : ils sont maraîchers, bouchers, marchands ambulants, ouvriers, cordonniers. Des photos témoignent de l'existence d'églises, d'une école italienne... Les rues portent des noms pour faciliter la livraison du courrier. Les commerces, enfin, se développent d'autant plus que la Zone échappe à l'octroi parisien, l'impôt imposé aux denrées entrant dans la capitale.

Pour beaucoup néanmoins, la Zone est considérée comme une ceinture de misère et suscite le dégoût. Dans *Voyage au bout de la nuit*, Céline voit dans les Zoniers « *des barbares à la manque, des biffins pleins de litrons et de fatigue* ». Après la destruction des fortifications, entreprise en 1919, l'Etat entreprend l'évacuation de la Zone : peu à peu, les baraques sont détruites pour laisser place aux HBM, de grands ensembles en brique rouge qu'on érige tout autour de la capitale. La ville se verticalise et les populations s'éloignent, incapables de payer ces loyers ou peu disposées à troquer leur bout de jardin contre une vie en collectivité. En 1943, le régime de Vichy commande un reportage destiné à illustrer « l'aspect sordide » de la Zone, pour justifier sa destruction définitive.

“La plupart gardent un bon souvenir de la zone.”

Ce n'est pourtant pas le souvenir qu'en gardent tous ses anciens habitants. André Monnet est un Pantinois passionné par l'histoire de la Zone. Il y a quelques années, après avoir trouvé une série de photos prises dans la Zone en 1942, il s'est mis en tête de retrouver les enfants apparaissant sur les clichés (1). « *J'ai pensé que ces enfants n'avaient jamais eu d'exemplaire de ces photos et j'ai voulu les leur montrer. J'ai calculé qu'ils devaient encore être vivants, avoir environ 85 ans.* » De longues recherches lui ont permis de retrouver Jules, Marie, Ginette, Armand... Et de proposer, à travers leurs témoignages, un éclairage plus doux sur ce chapitre de l'histoire de Paris. « *La plupart gardent un bon souvenir de la zone. Une ancienne habitante, qui vit aujourd'hui dans une tour de dix-sept étages, m'a expliqué regretter la convivialité de la zone. Pour elle, c'était une vie plus agréable que celle qu'on mène dans des immeubles où personne ne se connaît.* »



La Zone disparaît définitivement sous Vichy. Quelques années plus tard, en 1956, la construction du boulevard périphérique ensevelit sous des tonnes de bitume le souvenir de ce no man's land longtemps occupé par les plus démunis. La misère ne s'éteint pas pour autant. Elle va s'installer un peu plus loin, dans les bidonvilles de Saint-Denis ou Nanterre, loin des regards parisiens.